

Albert Marquet

Frédéric Mégret

Numéro 33, hiver 1963–1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58486ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mégret, F. (1963). Albert Marquet. *Vie des arts*, (33), 42–49.

Une grande galerie parisienne organisait l'année dernière une importante rétrospective du fauvisme. Ils étaient tous là, par leurs oeuvres d'alors du moins, tous ceux qui avaient exposé dans la fameuse salle du Salon d'Automne de 1905, tous ceux qui — de Braque à Vlaminck — devaient ensuite prendre des caps si divers. Parmi la bonne douzaine réunie là, quelqu'un apparaissait déjà mûri et bien serein parmi ces explosions de jeunesse. Et pourtant Marquet n'était pas plus âgé que ses camarades de rencontre et de lutte. Au sein de cette promotion qui, près de soixante ans plus tard, éclatait encore en feu d'artifice, les douze toiles de Marquet montraient que le Bordelais avait déjà trouvé son « régime de croisière », alors que bien d'autres n'en étaient qu'au « plein gaz » du décollage.

Comprenons-nous. Marquet, en 1905, ne voyait plus dans la couleur une fin en soi. L'avait-il jamais vue ? Même lorsqu'il se livrait dès 1908, avec l'ami Matisse, à de passionnantes recherches sur ladite couleur, qui reculent singulièrement dans le temps les découvertes du « fauvisme ». Marquet ne s'est jamais reconnu « fauve » même après que le terme se trouvât inventé en ce Salon d'Automne. Rien n'était plus étranger à l'homme Marquet que ces notions d'école, de chapelle ou d'esthétique standardisée. Ce qu'il a recherché, ce qu'il atteindra vite, ce qu'il conservera durant un demi-siècle, c'est une attitude bien à lui où il s'accomplira : celle de la simplicité, de la simplification des apparences extérieures. C'est en cette raison que Marquet le solitaire a pu atteindre, comme altitude, celle de la grande tradition française. Son coeur était plus près de Corot, de Chardin, de Claude Lorrain (il était allé les copier au Louvre : « Je n'étais pas embêté ! » rappelait-il) que de certains « costauds » et autres écraseurs de tubes . . . Ce qu'on peut dire de Marquet, c'est qu'une certaine attitude fauve, ou plutôt pré-fauve, lui aura servi à restituer ses sensations de la manière la plus intense possible, en même temps que la plus épurée.

À propos du feu d'artifice de 1905 qui devait passer dans l'histoire, avec la primauté sans frein de la couleur, comme le manifeste du fauvisme, Marquet rappelait non sans malice que son envoi comportait des toiles qu'il avait peintes sous le ciel parisien et presque exclusivement avec du noir et du blanc !

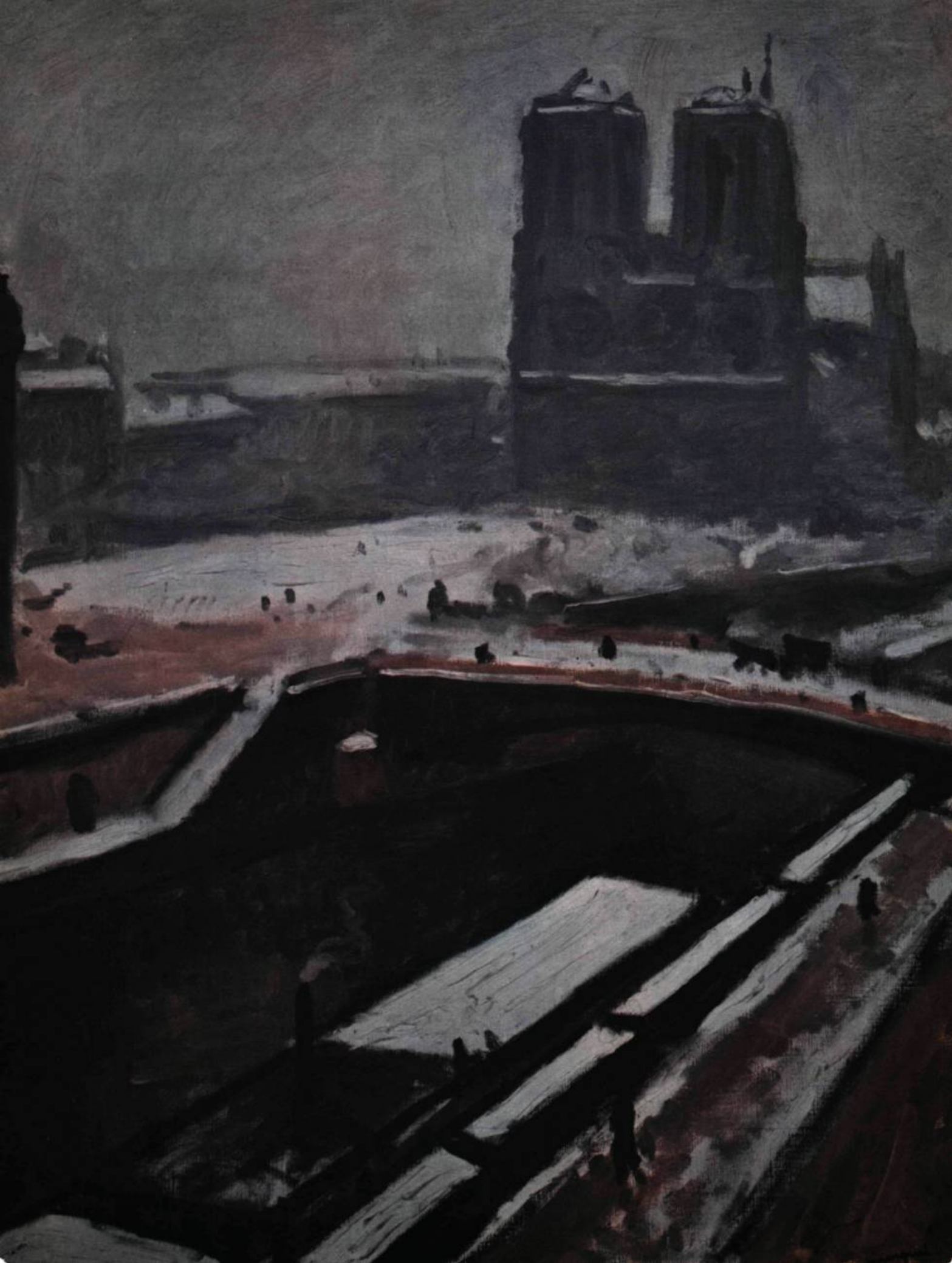
marquet

par Frédéric Mégret



Marquet et sa femme, par lui-même.

Page ci-contre: *Notre-Dame sous la neige. 1908.*





Page ci-contre, en haut: *La violence du «fauve» de 1906 s'est apaisée non sans laisser toute sa vigueur à la couleur: le Pyla, baie d'Arcachon.*

En bas, à gauche: *Boulogne-sur-mer. 1950.*

A droite: *Laghonat. 1924. 13" x 16 7/8" (33 x 41cm).*

Ci-dessous: *Venise l'été. 1936. 23 7/8" x 31 7/8" (60 x 81cm).*

Quand une oeuvre à la fois grandiose et pudique chante un monde de lumière où l'humanité est omniprésente, que ce soit par un fiacre ou un remorqueur, par des fumées ou par un pullulement de silhouettes, il convient d'y chercher l'homme pour bien la situer. Marquet est né à Bordeaux le 26 mars 1875, le jour même où mourait Corot. Coïncidence bouleversante que je n'ai pas manqué de souligner (sans pour autant invoquer la métempsychose) dans le film que j'ai eu l'honneur de réaliser sur Marquet et son oeuvre. Son père est un modeste cheminot qui, lorsque le petit montre de singulières dispositions pour le dessin, ne tient pas à abandonner sa gare et la retraite qui point à l'horizon. La mère, elle, croit en son fils. Elle vend bicoque et bout de terrain pour pouvoir prendre boutique de broderie rue Monge, à Paris. Le Paris nécessaire . . .

Les leçons de la vie ? La pauvreté, qui le hissera sur les échafaudages du Grand Palais où Matisse et lui font les ouvriers-décorateurs sur stuc. Les leçons de peinture ? Les séances au Louvre, comme je l'ai dit, l'Ecole des Beaux-Arts où un professeur, Gustave Moreau, lui donne la même absolue liberté qu'il laisse à Matisse et à Rouault, et enfin la rue. C'est dans la rue que Marquet ne cessa de dessiner pour devenir «leur Hokusai». Et les cinquante dessins que le Musée de Bordeaux propose au public canadien sont là pour étayer l'hommage rendu à son ami par le jeune Matisse.







Page ci-contre, en haut: *Une toile «fauve»: La passerelle de Sainte-Adresse. 1906.*

En bas: *Etude de sa femme devant la fenêtre donnant sur le port d'Alger. 1924.*

Ci-dessus: *Les toits. 1906.*

Ci-contre: *Nu à la cheminée. 1913. 21 $\frac{3}{8}$ " x 16 $\frac{3}{8}$ " (55 x 41cm).*

A droite: *Portrait de sa mère et de sa cousine. 1900. 18 $\frac{3}{8}$ " x 15" (46 x 38cm).*





Ci-dessus: *Pont-Neuf*. 1906.

Ci-contre: *Dernière toile de Marquet*. La couleur elle-même semble prête à disparaître. 1947.

Page ci-contre: *L'omnibus*. Dessin au pinceau.



Cette exposition du Musée de Bordeaux, grossie d'une quinzaine de toiles appartenant à Madame Marquet, révélera des aspects bien moins connus de l'œuvre: des nus et des portraits. Il aurait pu être le grand portraitiste de sa génération. C'est un fait, Marquet disposait de la maîtrise pour assurer la relève des grands aînés de la seconde moitié du XIXe siècle: Manet, Toulouse-Lautrec... Il n'aura laissé qu'une trentaine de nus et pas davantage de portraits. Pourquoi? Marquet était la retenue et la discrétion même. Il respectait à ce point autrui qu'il n'aurait pas, frissonnant, fermé une fenêtre de crainte d'aller contre celui qui l'avait ouverte! Aussi dut-il craindre, en mûrissant, de scruter un corps ou de se pencher vers un visage. Mais cette humanité qu'il respectait et qu'il vénérât dans sa misère, Marquet a su la reporter entière dans ses paysages de France, d'Europe ou d'Afrique du Nord.

Marquet aura beaucoup voyagé, avec sa femme surtout qu'il rencontra à Alger lorsque son médecin (Elie Faure qu'on connaît mieux comme historien d'art) lui conseilla après un mauvais rhume de gagner un pays de franc soleil. Les voyages pour lui, ce n'était pas la quête



d'un pittoresque auquel il ne croyait pas. Il partait pour être ailleurs un inconnu, pour se perdre dans la foule et y mieux voir les hommes et les choses. Marquet n'a même jamais cru au «motif» soigneusement choisi. Il peignait aussi bien le réverbère de la royale cour du Louvre que celui de la banlieue lépreuse d'Arcueil. Il croyait encore moins à l'exotisme, malgré ses voyages. Il peindra Marseille sous la neige, Alger dans la brume et Hambourg sous un soleil cru. La terre, la mer et le ciel, partout, lui suffisaient. Au Canada qui offre ce permanent mariage des éléments, j'ai maintes fois pensé au plaisir qu'aurait eu Marquet à planter son chevalet au bord de tel lac où se mire la montagne boisée...

Marquet aura aimé Paris, certes, et la Seine. Il n'a pas habité pour rien le quai Saint-Michel de 1908 à 1931, avec sur sa droite la masse grise de Notre-Dame. Ce n'est pas par hasard qu'il a fermé les yeux dans son atelier au dessus du Pont-Neuf en cet hiver de 1947. Mais ce Paris qu'il aura savouré et célébré comme personne, il ne faudrait pas cependant, comme le font certains, y placer son œuvre en résidence forcée. Une exposition aussi large et aussi variée que celle qu'a organisée pour le Canada le Musée de Bordeaux devrait être aussi utile sur ce plan.

S'il s'est refusé de son vivant à tout honneur et à la moindre prérogative, Marquet aujourd'hui ne revendiquerait à coup sûr qu'un seul droit: celui d'être regardé avec fraternité et tendresse où que ce soit dans le monde.